



**HAL**  
open science

## Le romantisme de l'interdisciplinarité

Alain Vaillant

► **To cite this version:**

Alain Vaillant. Le romantisme de l'interdisciplinarité. *Romantisme : la revue du dix-neuvième siècle*, 2021, n° 191 (1), pp.28-41. 10.3917/rom.191.0028 . hal-03593728

**HAL Id: hal-03593728**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03593728>**

Submitted on 9 Mar 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Le romantisme de l'interdisciplinarité

Il est un paradoxe ancré au cœur du romantisme, trop souvent passé inaperçu. Comme l'a montré de manière magistrale l'ensemble des travaux historiques de Paul Bénichou<sup>1</sup>, la littérature romantique hérite, dans des sociétés occidentales ayant entamé depuis la Renaissance un long processus de laïcisation, de la mission spirituelle qui était depuis le moyen âge celle de la religion : c'est le processus que Bénichou a appelé le « sacre de l'écrivain », le mot de « sacre » ne renvoyant pas à une quelconque « sacralisation » culturelle, selon l'interprétation abusivement sociologique qui est généralement faite de cette (trop ?) belle formule, mais bien à la mission sacerdotale que l'écrivain, censé habiter les hautes sphères de la pensée, doit assumer face aux peuples européens, eux-mêmes en voie de prise de conscience politique. La littérature est donc doublement vénérable : en tant qu'équivalent profane du questionnement théologique et qu'incarnation de l'esprit national. Quant à la France qui, avec la Révolution française, a brisé le plus brutalement le fil de la continuité religieuse et se veut aussi, pour les nations et les républiques à venir, modèle et source d'inspiration, elle est prête, plus que toutes les autres, à vouer un culte à ses grands écrivains : pour continuer à emprunter à Paul Bénichou son vocabulaire, le « temps des prophètes » est venu pour elle.

Mais, dans le même temps, la liberté intellectuelle, acquise au moins dans son principe dès 1789, favorise l'extraordinaire développement d'un esprit de curiosité scientifique dont la philosophie des Lumières avait donné les prémices. Ici, le mot de science ne renvoie pas seulement au domaine des sciences exactes, même si le 19<sup>ème</sup> siècle fut sans doute, en ce qui concerne la France, son âge d'or pour les savants, mais à tout ce que nous nommons aujourd'hui les sciences humaines et sociales – en particulier, la philosophie, l'économie, les sciences politiques, la sociologie, même si, bien entendu, ces disciplines ne sont pas encore clairement identifiées comme telles<sup>2</sup>. De ce point de vue, réduire la littérature de la Restauration, comme le fait traditionnellement l'histoire littéraire, à l'assomption d'une brochette de poètes « romantiques », aussi admirables soient-ils, aboutit à un véritable contre-sens qui manque l'essentiel : la vitalité d'une intense activité théorique où se formeront tous les intellectuels destinés à occuper le premier rang pour le demi-siècle à venir (Victor Cousin, Michelet, Auguste Comte, etc.). Curieusement, c'est le Victor Hugo des *Misérables*, devenu un ardent républicain, qui prononcera dans son roman l'un des éloges les plus appuyés de la Restauration : « c'est sous Louis XVIII et Charles X que vint le tour de parole de l'intelligence. Le vent cessa, le flambeau se ralluma. On vit frissonner sur les cimes sereines la pure lumière des esprits. [...] Les Bourbons furent un instrument de civilisation qui cassa dans les mains de la providence<sup>3</sup>. »

Ainsi, selon le point de vue où l'on se place, le 19<sup>ème</sup> siècle romantique peut à bon droit être considéré pour la littérature comme un temps de sacralisation ou au contraire, comme l'amorce d'une tendance longue et continue de marginalisation, qui laisserait à la littérature un espace de plus en plus menacé, à côté de savoirs émergents – si l'on donne au mot de « littérature » le sens étroitement esthétique qui domine encore dans les études « littéraires ». La situation est d'autant plus confuse que les écrivains, jouissant alors d'un statut de vedettes (déjà médiatiques) qu'ils ont perdu aujourd'hui, n'ont généralement pas conscience eux-mêmes de cette évolution dont les causes et les enjeux les dépassent infiniment. Quant au concept d'« autonomisation », popularisé par la sociologie de Pierre Bourdieu<sup>4</sup>, il apporte plus de

---

<sup>1</sup> Paul BENICHO, *Romantismes français. Vol. 1. Le Sacre de l'écrivain. Le Temps des prophètes. Vol. 2. Les Mages romantiques. L'École du désenchantement*, Paris, Gallimard, 2004 (1973, 1977, 1988, 1992).

<sup>2</sup> Voir Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (dir.), *La Vie intellectuelle en France. 1. Des lendemains de la Révolution à 1914*, Paris, Seuil, 2016.

<sup>3</sup> Victor HUGO, *Les Misérables*, IV, I, I, « Bien coupé », cité d'après le volume de la collection « Bouquins », Guy et Annette ROSA (éd.), Paris, Laffont, 1985, p. 653.

<sup>4</sup> Voir Pierre BOURDIEU, *Les Règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.

confusion que de lumière, l'autonomie nouvelle de la littérature pouvant aussi bien se comprendre comme une restriction de son champ (où elle se trouverait désormais enfermée) que comme la conquête de son autonomie par rapport aux autres pouvoirs (économiques, politiques ou symboliques).

Ce qui est vrai du romantisme (le phénomène culturel) l'est aussi de *Romantisme* (la revue), qui semble également avoir toujours voulu s'engager dans deux voies, celle de la littérature (au sens restreint) et de l'ouverture à tous les savoirs. Intituler en 1971 *Romantisme* la revue qui, dès son onzième numéro, en 1976, allait plus justement se désigner, en sous-titre, comme la « revue du dix-neuvième siècle », marquait d'emblée une évidente inclinaison littéraire : quelque extension que l'on donne au mot de romantisme, il ne saurait se purifier du parfum de lyrisme exalté qu'il entraîne dans son sillage ; mais ajouter aussitôt comme deuxième sous-titre, toujours en 1976, « Littératures - Arts - Sciences - Société », marquait également une ouverture pluri- ou interdisciplinaire qui restera sa marque de fabrique. De surcroît, comme le dix-neuvième siècle avait à cette époque un pouvoir d'attraction qui dépassait son champ chronologique, ce qui est vrai du romantisme l'est aussi pour les études littéraires en général, toutes périodes confondues, partagées entre la consécration de la littérarité et les séductions de l'interdisciplinarité. C'est cette constante hésitation que je me propose d'interroger ici, en revenant sur l'histoire d'une discipline (appelons-la l'histoire littéraire) dont j'ai été tour à tour un témoin et, très modestement, un acteur. Mais cette hésitation ne fut ni erratique ni zigzagante ; elle se plie à la fois aux évolutions de l'époque, au contexte institutionnel, aux fluctuations des autres disciplines, tantôt partenaires, tantôt concurrentes. Avec un demi-siècle de recul, il me semble qu'il est possible de distinguer grossièrement trois moments dans ce parcours, et c'est cette aventure que je vais essayer de raconter.

### **L'interdisciplinarité « littératurocentrée »**

Pour mesurer le dynamisme et l'optimisme interdisciplinaire qui régnait dans les années 1970, au moment où les sciences sociales prenaient en France un essor remarquable mais tardif, il suffit de relire l'éditorial qui, en ouverture du premier numéro de *Romantisme*, sonnait comme un manifeste et où l'on devine la patte de Claude Duchet, qui fut l'inlassable animateur de la revue jusqu'en 1995. On appelait alors à l'aide « le mouvement général de l'investigation et du travail critiques, et [...] l'apport des sciences humaines », avant d'en appeler nommément « aux historiens de toutes disciplines, aux philosophes, aux sociologues, aux psychologues, aux linguistes, aux musicologues » et de conclure « à chacun d'allonger la liste ». Mais ce généreux appel était lancé alors que le débat public bruissait encore des controverses autour du structuralisme et de Roland Barthes, que la place des Humanités, même les plus classiques, était toujours solidement tenue dans le système éducatif français, enfin que la contestation de mai 68 avait abondamment invoquée l'ombre tutélaire des glorieux maudits de notre Panthéon littéraire (Sade, Rimbaud, Lautréamont, etc.). Bref, la littérature se croyait encore au centre du village et, si les études littéraires demandaient le concours des sciences humaines, il était bien entendu que notre Panthéon national de grands auteurs et de grands textes devrait rester le foyer rayonnant du nouvel ordre du savoir. En 2003 déjà, par référence à l'ancienne cosmologie médiévale et à la révolution copernicienne, j'avais nommé un peu ironiquement « littératurocentrisme<sup>5</sup> », cette attitude ambiguë, qui invitait à la pluridisciplinarité sans remettre en cause la primauté du littéraire, alors que, dès le 19<sup>ème</sup> siècle, le développement conjoint des disciplines intellectuelles et, surtout, l'extraordinaire expansion des nouvelles industries culturelles (dont la presse) avaient déjà largement contribué à décentrer la littérature au sein de l'espace social.

---

<sup>5</sup> Voir Alain VAILLANT, « Pour une histoire de la communication littéraire », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2003-3, p. 549-562.

Il faut cependant ajouter aussitôt que, non seulement cette illusion d'optique était sans doute inévitable dans le contexte idéologique de l'époque, mais surtout elle représentait un immense progrès par rapport à la solitude glorieuse et pourtant stérile dans laquelle on reléguait encore la littérature, par la force d'inertie des habitudes scolaires. Désormais, la littérature ne tiendrait plus par elle-même, adossée à ses seules traditions ou certitudes esthétiques, mais elle serait habitée, traversée par toutes les sciences, toutes les idéologies, toutes les doctrines qui contribuent à l'esprit collectif d'une époque – avec tout ce que cela implique de conflits, d'enjeux souterrains, de rapports de force symboliques. Cette ouverture de la recherche vers la masse foisonnante des discours qui existe à côté ou autour de la littérature, requérant la contribution de celles et ceux qui en étaient les spécialistes, Claude Duchet l'a nommée la sociocritique, et il était donc logique que, l'ayant « inventée » en 1970, il en ait insufflé l'esprit dans la revue, *Romantisme*, qu'il animait. La sociocritique ne s'intéresse donc pas seulement au texte, mais au « hors-texte », c'est-à-dire à « la prose du monde venant trouer le texte », exigeant, pour en retracer précisément les contours, « la rencontre pour un projet commun de disciplines qui ont élaboré chacune dans leur sens leur méthodologie propre : lexicologie, stylistique, sémantique, sémiologie... et aussi sociologie, histoire des idées ou des mentalités, psychanalyse, anthropologie<sup>6</sup> ».

Du reste, tous les chercheurs qui ont alors assidument pratiqué l'interdisciplinarité dans leurs travaux littéraires n'ont pas revendiqué l'étiquette de sociocriticiens et le parrainage de la sociocritique a souvent été indirect, passant par l'air du temps et l'influence informelle des rencontres universitaires, plus que par des apparentements explicites. Il n'empêche que, en quelques années, il est devenu légitime, et même obligatoire, si l'on voulait étudier Michelet, Hugo, Balzac, Flaubert, Zola, de faire de larges détours dans les corpus textuels d'époque traitant d'histoire, de sociologie, d'économie politique, des sciences et techniques, de médecine et de psychiatrie, etc. On aura noté que, dans cette énumération qui n'est pas tout à fait aléatoire, il n'y a aucun nom de poète – à l'exception de Hugo, mais il a pratiqué tant de genres ! Car l'égotisme du lyrisme, qui constitue l'essentiel de la production poétique moderne, se prêtait évidemment moins à cet investissement de la littérature par les autres savoirs disciplinaires : la recherche se concentrait donc massivement sur la prose, si bien que cette curiosité pluridisciplinaire aura eu pour dommage collatéral la désaffection à l'égard de la poésie dont nous constatons aujourd'hui les effets dans les études dix-neuviémistes. Ce n'est pas non plus un hasard si la seule recherche collective d'ampleur, s'agissant de poésie, fut le programme piloté à partir de 2007 par Hugues Marchal<sup>7</sup>, mais à contre-courant des discours habituels sur le lyrisme, puisqu'elle se donnait pour objet d'explorer la poésie scientifique du 19<sup>ème</sup> siècle. En fait, deux générations de dix-neuviémistes ont spontanément fait de la sociocritique sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose.

Mais cette ouverture vers les autres savoirs disciplinaires devait aussi se concilier avec le textualisme qui, depuis les *sixties*, dominait toujours la recherche littéraire. L'objectif ultime était donc de comprendre les mécanismes propres au texte littéraire, tout en y adjoignant les ressources de l'histoire sociale et de l'histoire des sciences. La littérature restait ce creuset où, un peu mystérieusement et grâce au génie propre de l'auteur, les savoirs venaient se fondre pour contribuer, à titre de matériau, à cet alliage original qu'était le chef-d'œuvre. Le chef-d'œuvre ne tirait plus sa singularité de ses présumées qualités esthétiques, mais de son pouvoir heuristique : le roman balzacien, parce qu'il était roman, permettait de mieux comprendre la réalité sociale que les traités d'économie politique (*dixerunt* Marx et Engels), *Bouvard et Pécuchet* semblait de plain-pied avec tous les traités savants de son époque, ou plutôt en

---

<sup>6</sup> Toutes citations tirées de Claude DUCHET, « Pour une socio-critique, ou variations sur un incipit », *Littérature*, n°1, p. 5-14.

<sup>7</sup> Il s'agit du programme Euterpe (« la poésie scientifique en France de 1792 à 1939 »), qui a notamment abouti à l'anthologie *Muses et Ptérodactyles. La poésie de la science de Chénier à Rimbaud* (Paris, Seuil, 2013).

surplomb, et ainsi de suite. En 1990, Michel Pierssens<sup>8</sup>, avec la notion d'épistémocritique, s'attacherait à montrer comment les savoirs scientifiques travaillaient dans le texte littéraire et contribuaient souterrainement au processus souterrain d'élaboration de l'œuvre, le non-littéraire devenant ainsi, au terme de cette incorporation textuelle, un matériau proprement littéraire, sans rien perdre pourtant de sa valeur épistémique.

Or, si la littérature était un « creuset », cela revenait à suggérer l'existence d'une alchimie passablement mystérieuse, créditant l'écrivain d'un pouvoir de transmutation singulier et accordant à l'œuvre littéraire une supériorité ontologique qui restaurait par la bande, et de manière encore plus radicale, la sacro-sainte frontière entre le littéraire et le non-littéraire. C'est pourquoi, au Québec, un autre sociocriticien, Marc Angenot, afin de ne pas tomber dans les pièges du textualisme, a préféré parler de « discours social », pour désigner « l'immense rumeur de ce qui se dit et s'écrit dans une société – de la propagande politique ou syndicale aux prononcés juridiques, de la chansonnette commerciale aux prononcés juridiques, du slogan publicitaire aux homélies et discours rituels, de la conversation de bistrot aux débats des colloques universitaires<sup>9</sup> ». Il vaut la peine ici d'évoquer l'entreprise un peu folle de 1989. *Un état du discours social*<sup>10</sup>, pour laquelle Marc Angenot s'est immergé dans l'énorme masse de ce qui s'écrivait et s'imprimait en 1889, en espérant saisir, au moins pour une seule année, l'état exact des idéologies et des savoirs. Et, dans la même logique, Angenot dénierait tout supplément d'âme ou d'être à la littérature, se contentant de constater qu'elle est un discours de l'après-coup, survenant « après que tous les autres discours aient dit ce qu'ils avaient à dire, et notamment les discours de certitude et d'identité<sup>11</sup> ».

Cependant, il est plus que temps de reconnaître que, cette interdisciplinarité revendiquée, ce sont bien Duchet, Angenot ou tous les autres « critiques » qui en restaient les maîtres et les praticiens, en tant que spécialistes des textes. Il s'agissait donc moins d'inviter les autres disciplines à dialoguer – même si ce dialogue parvenait parfois à s'instaurer, à la marge –, que d'injecter dans le travail d'interprétation les corpus textuels qui en étaient jusque-là exclus. Concrètement, la grande gagnante de l'opération fut l'herméneutique littéraire, qui atteint alors à des niveaux de subtilité ou d'inventivité inédits – mais aussi, parfois, au prix de gloses un peu erratiques. En fait, le péché originel était sans doute alors, cela vaut d'ailleurs pour aujourd'hui, de placer ce travail d'investigation sous la bannière de la « critique » littéraire. Au début du 20<sup>ème</sup> siècle, le mot de « critique » a servi aux milieux littéraires (ceux gravitant autour des revues, comme la NRF) d'opposer leur approche sensible des textes à l'enseignement de l'École, que l'on supposait fait par des professeurs voués à une histoire littéraire au positivisme borné. Puis, un demi-siècle plus tard, la « nouvelle critique » a repris l'étendard de la critique, pour s'opposer une nouvelle fois à un savoir universitaire que l'on pensait enlisé dans une érudition routinière. Mais c'était oublier que le spécialiste de littérature ne peut, ne doit pas faire de la critique. La critique, qui implique acte de jugement, est une invention des journaux savants du 18<sup>ème</sup> siècle, puis a proliféré dans la presse du 19<sup>ème</sup> siècle. La critique est, par nature, un outil et une rubrique de la culture médiatique. Le spécialiste de la littérature du passé, lui, est seulement (mais pleinement) un historien de la littérature, et il aurait été plus clair, pour créer les conditions d'une claire interdisciplinarité, de placer le problème sur le terrain de l'histoire littéraire. C'est d'ailleurs ce qu'avait fait il y a plus d'un siècle Gustave Lanson dans le bel exercice interdisciplinaire qu'offre la conférence qu'il prononça, le 29 janvier 1904 à l'École

---

<sup>8</sup> Voir Michel PIERSSENS, *Savoirs à l'œuvre. Essais d'épistémocritique*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires de Lille, 1990.

<sup>9</sup> Marc ANGENOT, « Que peut la littérature », dans *La Politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires de Lille, 1992, p.14. Consultable en ligne : <https://marcangenot.com/wp-content/uploads/2012/04/Que-peut-litt%C3%A9rature.pdf>.

<sup>10</sup> Marc ANGENOT, *1889 : un état du discours social*, Montréal/Longueuil, Le Préambule, 1989. Consultable en ligne sur le site Médias 19 : <http://www.medias19.org/index.php?id=11003>.

<sup>11</sup> Marc ANGENOT, « Que peut la littérature », ouvr. cité, p. 17.

pratique des Études sociales et devant Émile Durkheim, sur « L'histoire littéraire et la sociologie<sup>12</sup> » – texte lumineux dont les propositions essentielles restent d'une parfaite pertinence et d'une totale actualité, pour qui prend la peine de les lire, en oubliant l'aura calamiteuse qui entoure le « lansonisme », sans doute à raison mais aux dépens de Lanson lui-même.

### **Le vent de l'histoire : la communication littéraire et ses parages**

Dans la pratique, cette première étape de l'interdisciplinarité dix-neuviémiste a le plus souvent consisté à pratiquer assidument la lecture croisée des ouvrages littéraires et des textes spécialisés où ils pouvaient avoir tiré leurs sources ou, tout simplement, qui paraissaient leur faire écho. Au bout du compte, la démarche aboutissait à appliquer à la littérature les méthodes de la scolastique universitaire, à faire de l'écrivain un « proto-savant » ou, du moins, l'alter ego des savants avec lesquels il entraînait implicitement en dialogue – en somme, une sorte de clerc avec lequel le chercheur du 20<sup>ème</sup> siècle se sentait d'autant plus d'affinités qu'il avait plaisir à lui supposer les mêmes réflexes intellectuels. Encore ne fallait-il pas oublier que la différence entre la littérature et les savoirs disciplinaires n'était ni d'objet ni de nature, mais de fonctionnement social. La littérature, quelque contenu que l'on lui donne, désigne par définition les textes qui sont mis en circulation dans l'espace public, alors que les disciplines supposent et exigent l'existence de réseaux institutionnels (ceux de l'École, de l'université, de la recherche). De ce point de vue, l'écrivain sera toujours le contraire du clerc, et son concurrent.

La question du transfert des enjeux scientifiques dans la production littéraire relève donc moins de l'herméneutique textuelle que des relations et des interactions entre la sphère institutionnelle et l'espace public, voué à la communication littéraire<sup>13</sup>. Il n'est pas inutile ici de le rappeler : si la littérature du 19<sup>ème</sup> siècle nous semble, avec le recul, si prodigieusement riche de tous les grands questionnements de l'époque (scientifiques, politiques, philosophiques, sociologiques), c'est que l'université française, limitée dans les faits aux disciplines facultaires (le droit et la médecine), était encore largement embryonnaire, et que l'espace public (donc la littérature) se saisissait par défaut de tous les savoirs que les institutions n'avaient pas pris en charge – à la différence, notamment, des universités allemandes. Mais poser la question en ces termes revient à en déplacer le point d'application : il ne s'agit plus d'interroger les textes mais, prioritairement, les pratiques littéraires. On touche alors à un autre type d'interdisciplinarité, que l'on vit se développer au tournant du 20<sup>ème</sup> et du 21<sup>ème</sup> siècle et qui permit de rapprocher d'une part la recherche littéraire, d'autre part l'histoire culturelle (ou sociale) et la sociologie. Cette réorientation de l'histoire littéraire, qui avait d'ailleurs déjà été souhaitée par Lanson et, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, par l'école des Annales<sup>14</sup>, s'est faite dans trois directions principales, selon que l'on s'est intéressé de préférence aux acteurs de la vie littéraire (principalement aux auteurs), aux représentations (dont participe le canon), ou aux productions elles-mêmes (donc aux modes de diffusion, ce que Marie-Ève Thérénty désignera du mot de « support<sup>15</sup> »).

La sociologie, ou l'histoire culturelle, des écrivains fut d'emblée le domaine le plus exploité. Toute autre considération théorique mise de côté, ce fut d'ailleurs le premier mérite de la sociologie du champ littéraire, telle que l'a développée Pierre Bourdieu, de concentrer le

---

<sup>12</sup> Consultable en ligne sur le site Socius (ressources sur le littéraire et le social) : <http://ressources-socius.info/index.php/reéditions/18-reéditions-d-articles/73-l-histoire-littéraire-et-la-sociologie>.

<sup>13</sup> Sur cet espace public littéraire, voir Jürgen HABERMAS, *L'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1992 (éd. or. 1962).

<sup>14</sup> Voir notamment l'article célèbre de Lucien FEBVRE, « Littérature et vie sociale. De Lanson à Mornet. Un renoncement ? », *Annales d'histoire sociale*, 1941-3 et 4, repris dans *Combats pour l'histoire*, Paris, Colin, 1953, p. 264-273.

<sup>15</sup> Voir Marie-Ève Thérénty, « Pour un poétique historique du support », *Romantisme*, 2009-1, n° 143, p. 109-115.

regard du sociologue sur le monde restreint des auteurs, alors que la sociologie littéraire, initiée en France dans les années soixante par Robert Escarpit<sup>16</sup>, se réduisait en fait essentiellement à une sociologie des publics ou de la réception. Dans cette lignée, des travaux nombreux et féconds ont ainsi été réalisés depuis plusieurs décennies en histoire littéraire, s'attachant aux diverses formes de sociabilités littéraires (bohème, cénacles, cafés, dîners, etc.), aux scénographies (Maingueneau, Diaz<sup>17</sup>) ou aux postures (Meizoz<sup>18</sup>) auctoriales, enfin aux dispositifs paratextuels. On comprend d'ailleurs aisément pourquoi ce versant social de la vie littéraire fut si abondamment exploré : c'est qu'il se saisissait à travers des textes les plus divers (témoignages, correspondances, chroniques journalistiques, mémoires, etc.) et que, en somme, le spécialiste de littérature pouvait aisément étendre à de nouveaux corpus, jusqu'alors peu étudiés, ses compétences de lecteur spécialisé. Pour reprendre le couple commode de concepts proposé par Dominique Maingueneau, au canon limité des grands textes, reposant essentiellement sur le régime « délocutif » (« dans lequel l'auteur s'efface devant les mondes qu'il instaure »), il pouvait désormais ajouter le réservoir à peu près sans fond des textes, petits ou grands, à régime « élocutif », où l'auteur se met en scène. En somme, il s'agissait moins de sociologie littéraire que d'une sociologie faite par et pour les littéraires, s'autorisant des concepts de légitimation et de champ, définis par Bourdieu et approfondis dans les travaux de Gisèle Sapiro<sup>19</sup>, pour justifier la prévalence du canon littéraire, entouré désormais d'un halo de textes secondaires.

Un deuxième massif de travaux d'histoire littéraire concerne l'histoire des représentations sociales de la littérature : comment la littérature est-elle représentée dans les imaginaires collectifs ? quelle est sa valeur sociale ? quelle est sa fonction au sein des communautés où elle circule ? Ce questionnement impliquait complémentaiement, au 19<sup>ème</sup> siècle, d'interroger à la fois la contribution de la littérature aux identités nationales et les processus d'internationalisation ou de mondialisation de la littérature. Deux chercheuses, durablement engagées dans un dialogue interdisciplinaire avec l'histoire et la sociologie, ont mené à bien des travaux qui ont fait date en ce domaine : Pascale Casanova et Anne-Marie Thiesse<sup>20</sup>. Dans le même ordre d'idées, *l'Histoire des traductions en langue française (1815-1914)* a participé de cette reconnaissance des flux internationaux d'échanges littéraires, à laquelle contribue également, dans une perspective plus historique, les travaux quantitatifs de Blaise Willfert-Portal<sup>21</sup>. Mais il fallait aussi s'attacher aux poids des institutions scolaires et des idéologies qu'elles véhiculent. « La littérature, c'est ce qui s'enseigne un point c'est tout », disait Roland Barthes<sup>22</sup> dans une formule qui était bien plus qu'une boutade. Car la littérature, depuis

<sup>16</sup> Robert Escarpit fut en 1958 le premier rédacteur du volume *Sociologie de la littérature* de la collection « Que sais-je » des Presses universitaires de France, aujourd'hui cosigné par Paul Aron et Alain Viala. Le livre d'Escarpit est consultable en ligne sur le site Socius : <http://ressources-socius.info/index.php/reeditions/17-reeditions-de-livres/173-sociologie-de-la-litterature>.

<sup>17</sup> Voir notamment : Dominique MAINGUENEAU, *Le Contexte de l'œuvre littéraire*, Paris, Dunod, 1993 et *Le Discours littéraire*, Paris, Colin, 2004 ; José-Luis DIAZ, *L'Écrivain imaginaire. Scénographies auctoriales à l'époque romantique en France*, Paris, Champion, 2007.

<sup>18</sup> Voir Jérôme MEIZOZ, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine Érudition, 2007.

<sup>19</sup> Voir notamment *La Guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999 et *La Responsabilité de l'écrivain. Littérature, droit et morale en France (19<sup>ème</sup>-21<sup>ème</sup> siècle)*, Paris, Seuil, 2011.

<sup>20</sup> Voir Pascale CASANOVA, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999 ; Anne-Marie THIESSE, *La Création des identités nationales. Europe, 18<sup>ème</sup>-20<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1999 et *La Fabrique de l'écrivain national, entre littérature et politique*, Paris, Gallimard, 2019.

<sup>21</sup> Voir Yves Chevrel, Lieven D'hulst et Christine Lombez (dir.), *Histoire des traductions en langue française (1815-1914)*, Lagrasse, Verdier, 2012 et en particulier, dans ce volume, Blaise Willfert-Portal, « Traduction littéraire : approche bibliométrique », p. 255-344.

<sup>22</sup> La formule a été prononcée en 1969 à l'occasion d'un colloque sur l'enseignement de la littérature (Roland BARTHES, « Réflexions sur un manuel », dans Serge DOUBROVSKY et Tzvetan TODOROV (dir.), *L'Enseignement de la littérature*, Paris, Plon, 1971, p. 171.

l'Antiquité, dépend d'abord de son intégration aux pratiques scolaires. De ce point de vue, la vraie rupture au 19<sup>ème</sup> siècle date, à sa toute fin, de la pleine intronisation de la littérature (et de l'histoire littéraire) dans l'enseignement secondaire français, en lieu et place de la rhétorique qui, héritage de la pédagogie des jésuites, régnait encore dans les collèges et lycées : c'est à ce moment, du fait des institutions scolaires et des décisions politiques de la Troisième République, que la littérature est consacrée socialement dans sa singularité présumée, et non pas au terme du processus d'autonomisation dont Bourdieu place l'acmé sous le Second Empire. Car l'une des lacunes du champ littéraire, tel que décrit par Bourdieu, est justement qu'il laisse dans ses marges l'École, qui est un des principaux protagonistes de la littérature. Il faut d'ailleurs constater que, malgré l'œuvre de référence d'André Chervel<sup>23</sup>, l'histoire de l'enseignement littéraire reste la parente pauvre de l'histoire interdisciplinaire de la littérature dont j'essaie ici de baliser le terrain. D'abord, parce qu'il est sans doute toujours plus difficile pour un chercheur d'interroger sa propre pratique (un historien de la littérature est d'abord un professeur qui enseigne la littérature comme discipline) ; ensuite et surtout, je le crains, parce que ce savoir est considéré, le plus souvent avec une franche condescendance, comme une composante de l'histoire de l'enseignement et des pratiques scolaires – relevant donc des sciences de l'éducation et de la pédagogie, non pas des études littéraires à proprement parler.

Enfin, un faisceau de travaux, prenant acte du postulat capital que la littérature est, par définition, un acte de communication<sup>24</sup>, ont entrepris d'articuler l'histoire littéraire avec l'histoire de la communication sociale et, en particulier, avec l'histoire culturelle des modes de production, de diffusion et de circulation de la littérature : il s'agit évidemment, pour l'essentiel, de l'histoire de l'imprimé. Dans ce domaine, le 19<sup>ème</sup> siècle a eu un rôle d'impulsion, puisque c'est aussi en ce siècle que les industries culturelles modernes liées au livre ou au périodique ont commencé à se développer. Sur le versant de l'histoire du livre, à côté de l'entreprise monumentale de l'histoire de l'édition dirigée par Roger Chartier et Henri-Jean Martin<sup>25</sup>, les recherches menées ou impulsées par Jean-Yves Mollier<sup>26</sup> ont été déterminantes. Parallèlement (et avec un peu de retard), la découverte du rôle des médias (donc, pour le 19<sup>ème</sup> siècle, des journaux) dans le processus d'invention littéraire fut une vraie révélation. Depuis longtemps, on avait l'habitude d'aller extirper des journaux ce que les grands auteurs y avaient publié – comme les archéologues du 18<sup>ème</sup> siècle fouillaient anarchiquement dans les ruines de Pompéi pour en arracher quelques vestiges de valeur. Il s'agissait désormais de bien plus que cela : on étudiait le périodique en lui-même, considéré comme le vecteur principal de l'invention littéraire du 19<sup>ème</sup> siècle. Ce vaste champ de recherche, exploré conjointement par des historiens et des littéraires, a notamment abouti à *La Civilisation du journal*<sup>27</sup>, monumentale entreprise interdisciplinaire réunissant une soixantaine de chercheurs. Le pilotage littéraire était assuré par Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty<sup>28</sup> et par moi-même. Mais sa très récente disparition me fait un devoir de souligner que l'entreprise n'aurait pu être couronnée de succès sans l'investissement sans faille, à nos côtés, de l'historien Dominique Kalifa, qui, dans un esprit très généreux de vraie interdisciplinarité, a été un partenaire capital pour cette histoire littéraire ouverte sur les pratiques culturelles – à côté de ses propres travaux sur les bas-fonds, les faits divers, la culture

---

<sup>23</sup> Voir notamment André CHERVEL, *Histoire de l'enseignement du français du XVIIe au XXe siècle*, Retz, 2006.

<sup>24</sup> C'est en particulier la perspective théorique que j'adopte dans *L'Histoire littéraire*, Paris, Colin, 2016 (2010).

<sup>25</sup> Roger CHARTIER et Henri-Jean MARTIN (dir.), *Histoire de l'édition française*, 4 volumes, Paris, Promodis, 1983-1986 (réédition chez Fayard, 1989-1991).

<sup>26</sup> Entre autres : *Michel et Calmann Lévy ou La Naissance de l'édition moderne (1836-1891)*, Paris, Calmann-Lévy, 1984 ; *L'Argent et les lettres : histoire du capitalisme d'édition (1880-1920)*, Paris, Fayard, 1988.

<sup>27</sup> Dominique KALIFA, Philippe REGNIER, Marie-Ève THERENTY et Alain VAILLANT (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle (1800-1914)*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2010.

<sup>28</sup> De Marie-Ève THERENTY, voir également *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIXe siècle*, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2007, 408 p.



médiatique<sup>29</sup>. Au-delà de l'histoire, il faudrait enfin ajouter le dialogue qui se nouait, autour de la littérature journalistique, avec la sociologie des médias et les sciences de l'information, de même que les travaux sur le théâtre, le mime et la pantomime, l'opéra, la culture comique ou la chanson, si essentiels à la culture du 19<sup>ème</sup> siècle, conduisaient à collaborer, bien sûr avec des historiens<sup>30</sup>, mais aussi avec les arts du spectacle et la musicologie.

### **La littérature au service des disciplines : le reflux vers les textes**

Jusqu'à présent, j'ai constamment et indistinctement confondu dans mes analyses les domaines de recherche, les spécialités scientifiques et les disciplines académiques – au sens le plus institutionnel du terme que lui donnent les terminologies officielles et, par exemple, le Conseil national des universités. De fait, qui dit interdisciplinarité dit discipline : il est impossible de penser l'interdisciplinarité sans prendre en compte les disciplines elles-mêmes, leurs évolutions propres et les relations (de concurrence, de collaboration ou au contraire d'antagonisme objectif) qu'elles peuvent nouer entre elles, avec tous les enjeux professionnels que cela implique. Or, les interférences entre la progression du savoir et les logiques disciplinaires sont particulièrement vives dans le troisième temps que je voudrais maintenant brièvement résumer et qui est marqué par les bouleversements continus, organisationnels et intellectuels, qui traversent aujourd'hui le monde académique.

Commençons par les études littéraires, qui connaissent, non pas un déclin, mais une rétraction évidente et inéluctable, du fait même que la littérature est désormais concurrencée par tout un éventail de pratiques culturelles aussi nouvelles que séduisantes. Hugo, Valéry, Sartre, Barthes, Duras encore étaient des vedettes médiatiques. Quel écrivain prétendrait encore en être – à l'exception, sans doute, d'un Houellebecq ? L'interdisciplinarité inventive des *seventies* était une inventivité optimiste et conquérante, forte du prestige des Lettres et du boom démographique des étudiants. Dans le contexte beaucoup plus défavorable que nous connaissons aujourd'hui, les études littéraires font le gros dos et se concentrent sur leur cœur de métier : d'une part l'exploitation érudite des corpus textuels peu ou prou oubliés, d'autre part, la perpétuation des grands auteurs, témoignant d'une culture nationale dont l'entretien apparaît de plus en plus, jusque dans le discours politique, comme la fonction principale d'une discipline qui a toujours eu du mal à définir sa nature « scientifique » et, *a fortiori*, à en convaincre. Le prestige intact de l'agrégation, qui arrime l'université aux exigences scolaires, contribue puissamment à cette mission perpétuatrice. On sait le succès qu'a eu, dans les campus américains, la notion de *distant reading*, lancée par Franco Moretti<sup>31</sup> (en bref, l'art de faire de l'histoire littéraire sans lire les textes). On imagine mal en France un tel *aggiornamento*, si contraire aux habitudes nationales : je l'avais moi-même appris naguère à mes dépens, lorsque j'avais vainement lancé l'idée, à partir des données statistiques sur la production de l'édition, d'une bibliométrie littéraire<sup>32</sup> qui tiendrait à distance les textes et que poursuit aujourd'hui avec succès, mais comme historien, Blaise Wilfert-Portal. Quant à l'étude de la littérature contemporaine, dont le développement répand à une demande sociale très légitime, elle ancre de fait encore davantage la recherche littéraire dans le textualisme disciplinaire : plus que jamais, le spécialiste fait de la « critique », qui utilise ses compétences professionnelles de commentateur au service d'auteurs d'aujourd'hui plus en phase avec les attentes de son public.

Cette nouvelle hiérarchie entre les disciplines a des effets immédiats sur leurs relations. J'en étais resté, à l'étape précédente, à l'idée d'une histoire littéraire résolument

---

<sup>29</sup> Entre autres : *L'Encre et le Sang : récits de crimes et société à la Belle Époque*, Paris, Fayard, 1995 ; *Crime et culture au 19<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Perrin, 2005 ; *Les Bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, 2013.

<sup>30</sup> Voir, bien sûr, les travaux de Jean-Claude YON (notamment, *Histoire culturelle de la France au 19<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Colin, 2010 ; *Une histoire du théâtre à Paris de la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Aubier, 2012).

<sup>31</sup> Franco MORETTI, *Distant Reading*, Londres, Verso, 2013.

<sup>32</sup> Voir Alain VAILLANT (dir.), *Mesure(s) du livre*, Paris, éditions de la Bibliothèque nationale, 1992.

interdisciplinaire où les littéraires dialogueraient avec les historiens, les sociologues, les spécialistes de l'information et de la communication. Mais l'interdisciplinarité, rêvée iréniquement comme un espace d'échange désintéressé, se heurte inévitablement à la réalité des rapports de force disciplinaires, surtout lorsque l'une des disciplines, les études littéraires, a perdu son pouvoir d'attraction. Nous sommes arrivés à une nouvelle phase, où le dialogue entre les disciplines semble emprunter deux voies distinctes.

On pourrait décrire la première comme la régression de cette interdisciplinarité idéale vers une pluridisciplinarité assumée, où chaque discipline, selon sa perspective et ses intérêts, s'approprie la littérature. En 2019, une historienne, Judith Lyon-Caen, jugeant que les littéraires, lorsqu'ils font de l'histoire littéraire, ne font qu'« éclairer les œuvres, quand leur éloignement dans le temps nous les rend opaques [...] et à conforter la valeur des textes en leur donnant une densité historique », s'est proposée d'inventer une nouvelle méthode en tentant une « expérience de lecture historique » qui analyse l'« irréductible singularité » de la littérature comme « la résultante d'une série d'actions prises dans le monde social », sans « tourner le dos à ce qui fait "littérature"<sup>33</sup> » : elle entreprend en somme, mais à partir de la discipline historique, de réinventer la sociocritique un demi-siècle après sa première formulation par Claude Duchet et les recherches effervescentes dont témoignent les débuts de *Romantisme*. On pourrait aussi évoquer ici les avancées réalisées par Antoine Lilti<sup>34</sup>, dont les travaux d'historien de la culture du 18<sup>ème</sup> siècle sont autant d'apports majeurs pour la compréhension des institutions littéraires. En fait, il n'est pas excessif de juger que l'histoire littéraire est en voie de migration vers les disciplines proprement historiques, en laissant aux littéraires leur compétence de super-lecteurs, qu'ils prouvent en faisant leur travail de contextualisation historiques des œuvres – mission utile mais somme toute modeste. Ajoutons d'ailleurs que cette migration ne serait qu'un juste retour des choses : au 19<sup>ème</sup> siècle (avant les réformes républicaines qui allaient l'annexer à l'explication de texte), l'histoire littéraire était bien une composante, à part entière, de l'histoire.

Ce qui est vrai de la discipline historique l'est aussi de la sociologie, qui, depuis Bourdieu, manifeste une prédilection pour la littérature et qui a désormais appris à en parler, sans craindre de la mêler aux pratiques culturelles (médiatiques ou « populaires ») avec lesquelles elle dialogue nécessairement dans nos sociétés industrialisées – mais sans hésiter, non plus, à s'attaquer au canon : Bernard Lahire, après avoir produit en 2006 son enquête sur « la condition littéraire », publiait en 2010 un essai sur Kafka<sup>35</sup> (soit 18 ans après *Les Règles de l'art* où Bourdieu s'essayait déjà à la critique flaubertienne). Quant à Nathalie Heinich, elle a très vite étendu à la littérature ses analyses en sociologie de l'art, réunissant art et littérature dans un ouvrage qui intéresse au premier chef le 19<sup>ème</sup> siècle : *L'Élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*<sup>36</sup>. Enfin, il y a bien longtemps, depuis les analyses de Balzac menées par Pierre Macherey jusqu'aux gloses mallarméennes de Rancière ou de Badiou, que les philosophes ont étendu avec gourmandise leurs compétences d'herméneutes – cependant, sans jamais s'écarter des figures les plus canoniques de la littérature, conformément à une curiosité sélective qui est très solidement ancrée en histoire de la philosophie.

Puisque les historiens, les sociologues, les spécialistes de l'information-communication, les philosophes s'habituent à bien parler eux-mêmes de la littérature – surtout de celle du 19<sup>ème</sup> siècle, si importante dans leurs champs respectifs –, il s'instaure ainsi une pluridisciplinarité *de facto*, où plusieurs discours disciplinaires coexistent paisiblement sans toujours se croiser – en dehors de l'usage aimable du *name-dropping* : « Salut, poli, de part et d'autre », comme le disait

---

<sup>33</sup> Judith LYON-CAEN, *La Griffes du temps. Ce que l'histoire peut dire de la littérature*, Paris, Gallimard, p. 21-32.

<sup>34</sup> Voir notamment Antoine LILTI, *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, 2014.

<sup>35</sup> Bernard LAHIRE, *Franz Kafka : éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte, 2010.

<sup>36</sup> Paris, Gallimard, 2005.

déjà ironiquement Mallarmé<sup>37</sup>. Ce sera toujours le mérite de *Romantisme* d'enregistrer cette pluralité de voix, comme elle l'a toujours fait depuis l'origine. Mais où donc loger l'interdisciplinarité ? De fait, la véritable interdisciplinarité, si on peut la nommer ainsi, se joue moins, désormais, entre les études littéraires et les autres disciplines académiques que, au sein même de la discipline littéraire, entre les recherches menées en France et les courants qui sont développés dans le monde anglo-saxon et dont l'influence, longtemps contenue par une vague prévention à l'égard de ce qui était ressenti comme une perte d'indépendance intellectuelle, est devenue aujourd'hui massive. Qu'il s'agisse de théorie de la fiction<sup>38</sup>, d'étude du genre, d'études postcoloniales, de la très vaste constellation des *cultural studies*<sup>39</sup> en général, c'est en fait très souvent par le biais des courants critiques nord-américains que de nouveaux questionnements prennent pied dans la recherche littéraire française. Cette ouverture, tardive, est d'ailleurs heureuse et souhaitable, mais, il faut aussi en avoir conscience, limitée dans ses effets : car il s'agit moins d'instaurer une interdisciplinarité effective que d'absorber des apports exogènes, le dialogue en retour avec la recherche littéraire américaine ou, par voie de conséquence, avec les disciplines qu'elle convoque étant à peu près inexistant, à de rares exceptions près.

Cependant, on aurait tort de croire que le bilan final soit globalement négatif, et j'en viens à la deuxième voie annoncée en ouverture de cette section. Il faut commencer par en prendre acte : l'idée de faire de l'histoire littéraire un carrefour où se croiseraient, autour des textes littéraires (considérés comme des faits de représentation ou, autrement dit, des objets sémiotiques complexes), les différentes branches de l'histoire sociale, est à ranger au rang des rêves impossibles. Le littératurocentrisme, que je dénonçais au commencement de mon panorama, a disparu par la force des choses, qui parfois agit sagement. Il ne viendrait évidemment plus à l'esprit des spécialistes en études littéraires de se placer (ou de placer la littérature, ce qui revient finalement au même) au centre de quoi que ce soit. Dans une société de plus en plus complexe et segmentée, la littérature occupe désormais une place restreinte et délimitée. En revanche, l'interdisciplinarité existe toujours (d'autant plus qu'elle est requise, aux niveaux national et international, par l'administration de la recherche qui dispose de puissants moyens financiers de persuasion), mais le rapport de forces disciplinaire s'est inversé : la recherche littéraire y fonctionne plus comme une discipline supplétive des autres, et à leur service, pour leur apporter un supplément d'âme, ou plutôt de textes.

Car le chercheur en littérature, comme l'ancien lettré, garde la mémoire des textes. Il est le spécialiste des bibliothèques et des ouvrages oubliés, comme l'historien est celui des archives. Il n'est pas de discipline, qu'il s'agisse de sciences, de médecine, d'économie, d'écologie, de sociologie, de science politique, d'anthropologie, où il ne soit pas question de littérature, au moment où elle se tourne vers son passé et où elle essaie d'en retrouver la mémoire. Au fond, on revient au textualisme historicisé des débuts, mais sans la magie alchimique qu'une certaine sociocritique prêtait encore à la littérature. Cette interdisciplinarité a encore une longue vie devant elle et le 19<sup>ème</sup> siècle, où tant de savoirs se sont esquissés dans des livres et ou des articles de revue, y jouera toujours un rôle cardinal<sup>40</sup>. À une époque où l'imprimé est concurrencé et étouffé par le maeslström de la communication numérique, l'entretien de notre mémoire textuelle collective devient une justification et une spécialisation en elles-mêmes ; le mot de

---

<sup>37</sup> Stéphane MALLARME, *Le Mystère dans les lettres*, dans *Œuvres complètes*, Bertrand MARCHAL (éd.), t. 2, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2003, p. 229.

<sup>38</sup> On trouvera une synthèse instructive de ce dialogue international autour de la théorie de la fiction dans Françoise LADVOCAT, *Fait et Fiction. Pour une frontière*, Paris, Seuil, 2016.

<sup>39</sup> La recherche littéraire commence cependant à faire quelques incursions sur le terrain des médiacultures et à y concurrencer la sociologie : voir, en particulier, Matthieu LETOURNEUX, *Fictions à la chaîne. Littératures sérielles et culture médiatique*, Paris, Seuil, « Poétique », 2017.

<sup>40</sup> Il faut ici mentionner les recherches collectives que, à la croisée des sciences et de la littérature, Gisèle Seginger impulse depuis plusieurs années dans le laboratoire Arts, Savoirs et Arts (LISAA) de l'université Paris-Est Marne-La-Vallée.

littérature y retrouve son sens ancien de culture écrite – quitte à se couper des nouvelles formes de culture, de plus en plus hybridées avec d'autres productions (l'image, le son, le mouvement, la musique, le jeu), qui sont peut-être la littérature de demain et qui, ne l'oublions jamais, ont pris leur source dans les industries culturelles du 19<sup>ème</sup> siècle (le journal, l'illustration, le spectacle, la chanson, etc.).

Mais revenons à l'interdisciplinarité des études littéraires. Je disais, en commençant, qu'elle faisait corps avec le romantisme, qui contient en lui-même une métaphysique, une esthétique et une éthique de l'hybridation. Disons que ce romantisme de l'interdisciplinarité s'est coloré, au bout d'un demi-siècle, de la mélancolie spleenétique dont Baudelaire a teinté son romantisme de poète. L'interdisciplinarité des études littéraires, dont *Romantisme* reste l'un des avocats les plus efficaces, est, inévitablement, celle d'une discipline en perte de vitesse. Tout se passe comme si l'effacement de la littérature devait être compensé par la légitimité des autres savoirs auxquels elle s'adosse désormais. Yves Citton l'a dit d'une très belle formule, à l'optimisme roboratif : « C'est par sa capacité à faire sentir l'agencement des multiples couches de discours (et de silences) qui se superposent et parfois se heurtent au sein de toute parole d'expertise que l'interprétation littéraire peut jouer le rôle de plate-forme interdisciplinaire où se rencontrent les différents discours du savoir que développe chaque époque<sup>41</sup> ». Plutôt qu'à cette métaphore de la plateforme, on peut préférer celle du salon des Lumières où, grâce à l'hospitalité généreuse des élites aristocratiques de l'Ancien Régime, savants, philosophes, hommes de lettres conversaient ensemble sur les sujets du moment. Mais demeure alors cette question taraudante, à laquelle Antoine Lilti, au terme de sa minutieuse enquête d'historien<sup>42</sup>, a prouvé qu'il était définitivement impossible de répondre de manière satisfaisante, tout en instillant une bonne dose de pessimisme : dans ces salons, s'y disait-il vraiment des choses sérieuses ?

Alain Vaillant  
CSLF, université Paris Nanterre

---

<sup>41</sup> Yves Citton, *L'Avenir des humanités : économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?*, Paris, La Découverte, 2010, p. 95.

<sup>42</sup> Antoine LILTI, *Le Monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au 18<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2005.